

La beauté s'incarne-t-elle de façon définitive dans le visage de ces vierges adolescentes de la Renaissance au sourire suspendu entourées de l'Enfant Jésus et de Saint Jean, putti rebondis qui détachent leur chair sur la robe bleue de la Mère comme cette « Vierge dans la prairie » de Raphaël ?

Les personnages distribuent leur forme dans un paysage immobile inondé de lumière, qui s'étend immuable en plans successifs jusqu'à l'infini. Ces tableaux reflètent un équilibre et une harmonie tellement parfaits qu'ils ne peuvent être que la représentation de l'idée de Dieu.

Ainsi la beauté ne serait que la recherche du sacré, la nostalgie des paradis perdus. Il fut un temps où, dans l'Arcadie mythique, les jeunes filles de Puvis de Chavannes n'avaient d'autre occupation que de regarder au loin la mer où courraient des chevaux blancs en deçà de l'écume.

La beauté est peut-être changeante, renouvelée à chaque époque, mais elle est toujours prégnante.

Se réfugie-t-elle aujourd'hui dans ces mannequins anorexiques qui s'exposent sur papier *glacé* et qui gardent *comme* seul avatar du mystère et du sacré de ne pas communiquer leur numéro de téléphone ?

On rêve d'un Art qui répèterait à l'envie les vierges à l'Enfant raphaéliques figées sur ces sommets d'une beauté classique et l'artiste demeurerait à chaque époque le chaman inspiré qui écoute le ciel et le restitue sur terre.

Ce rôle, l'artiste n'a pu le tenir, car, homme, il a été le siège de forces obscures qui lui ont dit que cette beauté n'était qu'illusion et qu'il devait y renoncer. Il est allé de ruptures en ruptures et a voulu alors se mesurer avec Dieu, comme le sculpteur qui, du limon, modèle.

Ce combat, peu l'ont *mené*, et seuls quelques-uns n'ont pu se contenter du *confort* mensonger de l'existence et ont exploré des contrées où se faisait le lien entre la créature et le créateur, créateur et créature dramatiquement confondus.

Ces téméraires n'ont pas d'autres choix et ils appartiennent aux créateurs authentiques, car il n'y a de véritable artiste que celui qui l'est par nécessité.

Pascal CANGLOFF, sculpteur, est de ceux-là.

Oui, pour l'artiste, tel que CANGLOFF, exister n'est pas une évidence, et il faut créer, créer, être démiurge. Alors surgit, un monde, son monde.

« Le Printemps » sculpture en porcelaine chamotte technique du RAKU, comme « la Source » et « L'éternelle évasion ; reste manqué », illustre ce mouvement ascensionnel de la terre vers la lumière. La forme est réduite à la moitié d'un corps qui éclot d'un socle-œuf où la terre se mêle à la couleur de la porcelaine. Beauté du Printemps qui rejoint la grâce de Botticelli, une tête penchée, les yeux clos, chers à Odilon REDON, couronnée d'écailles multicolores qui pourraient être des épines. La taille se prolonge en un buste qui supporte l'harmonie de seins à demi cachés par des branches d'arbre dont on ne sait si les feuilles ne sont pas des plumes d'ange. Les traits du visage sont apaisés, mais gardent un reste de souffrance, et ce Printemps, à peine né, sait qu'il va mourir, comme un certain Jésus sur la croix.

« Dans la Grâce, pensée pour la femme » sculpture en grès chamotte, la femme fait un effort pour ressembler à ses semblables, celles qui marchent dans les rues. Elle se donne au regard, les yeux fermés qui acceptent, les lèvres charnues siliconées, le sein droit tenu par des doigts élégants effilés et sur la poitrine, des roses rouges, celles qu'on offre. Mais cette forme, si elle permet de soupçonner la racine des cuisses, est encore incomplète et appartient, peut-être à cet ancien monde où les hommes avaient des pieds de chèvre. Quelques corps s'affrontent en une lutte voluptueuse d'où peut naître la vie.

Dans la nuit, les cheminées d'usines fument encore, une femme plantureuse aux seins lourds, aux longs cheveux d'étaupe qui couvrent les épaules, sort, telle une Vénus paléolithique, d'une bouche de cheminée. Faut-il voir là la référence à l'enfance de l'artiste dans l'Alsace des usines, où les cheminées crachaient de la fumée, fruit du travail des hommes dont les femmes sont les Vénus qui procréent et nourrissent leurs enfants.

La sculpture de CANGLOFF est un hymne tragique à la vie car il ne parvient pas à s'échapper du néant qui l'aspire, et les corps meurtris, disloqués, qu'il crée dans sa rage, risquent d'être détruits, en partie ouverts comme cette œuvre admirable « Autour du vide ».

Vous, un conseil, si Pascal CANGLOFF expose, précipitez vous, ne détournez pas le regard, soyez honnête, vous y verrez, car vous serez en présence d'un vrai qui révèle l'autre à lui-même... avec cette indispensable touche de beauté.

André CARCENAC – Raymond SZYMONOWICZ